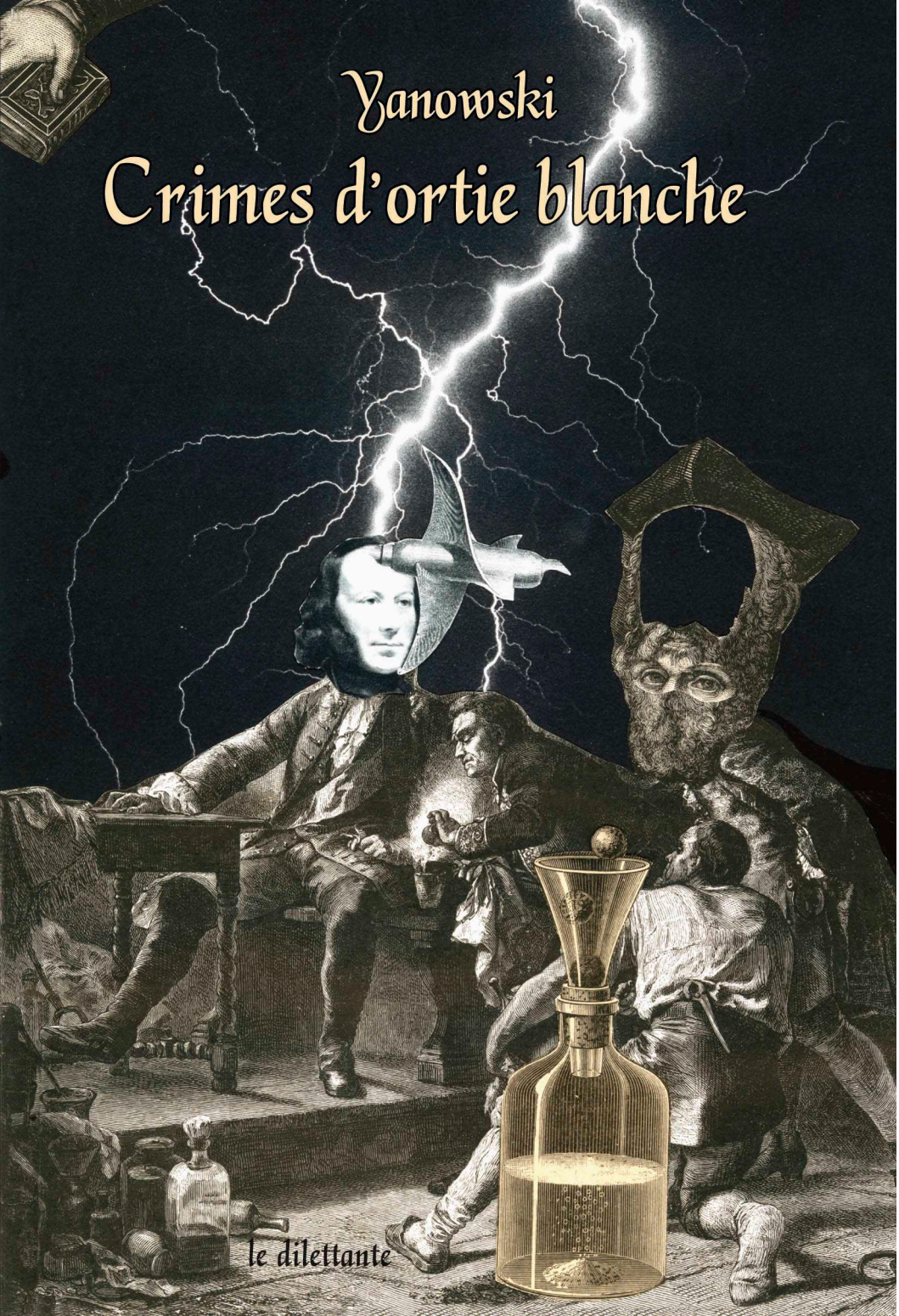


Yanowski Crimes d'ortie blanche



le dilettante

Yanowski

Crimes d'ortie blanche

préface de
Bertrand Dicale

illustrations de
Lou Dubois

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Couverture et illustrations : Lou Dubois

© le dilettante, 2011

ISBN 978-2-84263-674-6

PRÉFACE

*C'est dans les faubourgs de Londres
Sur des ruines sans âge
Que s'élève en secret
Le Cirque des Mirages
Des créatures énormes
Des monstres atrophiés
Des animaux difformes
Des hommes sans visage*

Les textes de ce volume, comme ce *Terrible Enfant à gueule de chien*, n'ont pas toujours été imprimés. Ils sont nés sur scène, ils sont nés sous les feux obliques d'un plateau de music-hall ou de théâtre. Ce sont des chansons nées avec Le Cirque des Mirages, la plus curieuse apparition qu'ait vécue la musique populaire en France à l'aube du nouveau siècle.

Ces chansons sont portées par une musique inquiétante, comme si une fanfare d'orphelins malades brinquebalait dans le lointain, comme si d'un ordre éteint ne subsistait plus qu'une pompe fourbue – des valse, des tangos, des jazz, des polkas en noir, blanc et rouge... Le pianiste Fred Parker a donné à ces chansons des musiques tout en angles et en

exclamations, en ferventes majuscules et en brusques vertiges. Les mélodies, la langue, les personnages, les tragédies, les brumes sont de la plume de Yanowski. En le lisant dans les pages qui suivent, on voit bien ses moulinets des bras avec son pull aux manches trop courtes qui lui font de longues mains blanches d'étrangleur, on entend bien sa voix nasale tantôt cyniquement réaliste, tantôt saisie d'un lyrisme naturaliste volontiers effrayant. En le lisant, on reconnaît cet homme, corps immense évadé d'un film de Tod Browning sur lequel est posé un masque d'avis de recherche, et qui chante avec une voix d'avertissement ultime.

Yanowski dépasse la stature et l'éthos de l'artiste de variétés. Il est littérature, il est légende, il est songe. Il est tout un carnaval noir de crimes au crépuscule, de fantômes cavalcadant dans des faubourgs perdus, d'hypnotiseurs assassins, de prophètes méphistophéliques, de sacrificateurs têtus. Oui, il met en scène des monstres. Oui, il blasphème – « Parfois nous posons nos derrières/Sur les statues de la patrie/Et déféquons à cœur ouvert/Sur la bonne médiocratie », écrit-il dans *Les Chiens*, trouvant là une des rares possibilités de faire toussoter les bons esprits du temps, pourtant fiers d'être blindés contre les offenses.

Il faut se souvenir du contexte. Nous sommes en 2002, 2003... Certes, c'est un début de siècle mais ce sont surtout les premières années d'une décennie – il ne s'agit pas d'ouvrir un grand volume d'Histoire mais seulement de changer de catalogue. Après que, pendant quelques années, l'on a demandé aux artistes de variétés de hurler le plus fort possible des amours chaque jour plus sublimes et des douleurs chaque jour plus photogéniques, une nouvelle « nouvelle chanson française » surgit. Désormais, on murmure des presque rien, on confesse des brimborions, on énumère de minuscules mélancolies. Plus aucun fracas

n'est possible, plus aucune malédiction, plus aucun grincement. On ne meurt même plus – pas même d'amour.

« Nous ne sommes pas à contretemps, nous sommes à contre-courant », dit Yanowski dans une interview, à l'époque. On est au temps des chansons qui racontent des thés partagés dans des cuisines bien éclairées, des *Tom-Tom et Nana* lus en mangeant du Nutella devant *Récré A2*, des messages discrètement amoureux laissés sur des répondeurs téléphoniques après un week-end près de La Baule... Or il y a chez Yanowski des éclairs trop aveuglants, des nuits trop obscures, des rires trop forts, des pleurs trop vrais. Il y a chez ce chanteur du Jacques Brel de *La la la*, du Philippe Clay du *Noyé assassiné*, du Léo Ferré du *Bateau espagnol*, du Serge Gainsbourg de *L'Assassinat de Franz Lehar*, mais aussi Paco Ibáñez pour l'emportement sans frein, Yvonne George pour la délectation à détailler la lèpre de l'âme, Henri Tachan pour le souffle acide, Marianne Oswald pour la cruauté du ton, Michel Jonasz pour l'emphase des douleurs... Ici, chaque vers chanté et chaque vers lu ont le même fumet musqué, la même haleine de salpêtre, la même piquante salinité.

Les quelques critiques qui, en les découvrant, s'enthousiasment pour la parenté de ces chansons avec les sombres destinées des héros de Kurt Weill, avec la brutalité du cinéma expressionniste ou avec la rugosité des portraits d'Otto Dix n'ont pas tort : tout comme l'Allemagne des années vingt est écrasée par la crise industrielle et morale, les environs de l'an 2000 sont ravagés par l'obsession technologique et l'angoisse du vide. Que des sortilèges surgissent dans des vapeurs soufrées, que des silhouettes inquiétantes boitent dans la sorgue, que des cruautés sublimes accablent des innocents aux yeux effarés, c'est forcément trop, beaucoup trop. Au Cirque des Mirages, on préfère que les regards errent dans le halo blafard des écrans.

Eh oui, l'époque est penchée sur son portable et envoie des SMS. Pendant ce temps, Yanowski convoque le hurlement d'effroi et le *fatum* le plus dément, le frisson de l'hiver perpétuel et le désespoir des saltimbanques crève-la-faim. Dans sa délectation féroce à détailler de suiffeuses destinées avec de solides ricanements, il y a chez lui du Fritz Lang et du Dickens, du Lautréamont et de l'Eugène Sue, du Nietzsche et du Méliès. Sadique? Certainement. Sublime? Tout autant. Et vaste, torrentueux, romanesque, ambitieux, sardonique... On ne sait plus si ce sont des poèmes ou des apparitions, des chansons ou des scripts. C'est un vaste cirque, traversé de mirages.

Bertrand Dicale

*Regarde la nature du monde :
Impermanent comme un mirage ou un rêve,
Même le mirage ou le rêve n'existent pas.*

Tilopa

*Ceux qui veillent taillent le diamant qui permet
de combattre la nuit.*

Octavio Paz

DES CHANSONS...



Fumée d'opium

Fumée d'opium
Âcre parfum de fleurs fanées
Ivre d'alcool
Dans l'arrière-salle hallucinée

Quand le temps passe
Comme une liqueur un poison
Que tout s'efface
Sur l'écran blême des cloisons

Les papillons
De mes mains tremblent et divaguent
Et se défont
Comme la barque sur les vagues

En longs sillons
Où se dessine ton visage
Où se confond
Ta bouche au fleuve des images

Les amours mortes
Les amours déchues consumées
Brûlent encore
Mais ailleurs comme des brasiers

Elles redeviennent
Le feu turbulent d'une étoile
Et ne s'éteignent jamais plus

*Et je vois par la fenêtre
Briller un astre troublant
C'est ma blessure entrouverte
Élevée au firmament
C'est la nuit qui me regarde
Par l'œil de mes souvenirs
Mon amour éteint que darde
Une larme pour se fuir*

La lune passe
Par la fenêtre ses doigts blancs
Et se délasse
Dans l'ombre de mes cheveux prends

Prends cette larme
Que coule mon œil ébloui
Dernière flamme
De notre amour évanoui

Un oiseau mort
Un oiseau tombe assassiné
À bras-le-corps
Au fond de mon verre esseulé

Puis s'évapore
En rêves bleutés en mirages
Et monte encore
Par fumées comme des nuages

Des fleurs sauvages
Des fleurs effarantes effarées
Des fleurs sans âge
Grimpent le long de la croisée

Et se répandent
Ouvrent leurs vertes floraisons
En sarabande
Sur les tables et les plafonds

*Les murs s'ouvrent se dilatent
Et je sens dans ma poitrine
Le coup d'une étoile battre
C'est ma douleur en sourdine
C'est mon cœur qui se déchire
Pour laisser entrer le jour
Ma nuit noire qui respire
Et m'engloutit en retour*

La rue frissonne
La sève monte par sanglots
Et m'empoisonne
Dans sa tiédeur à fleur de peau

Moi je te suis
Entre les maisons mon étoile
Et te poursuis
Désespéré par les dédales

Les arbres dansent
S'effeuillent éthylés par le vent
Et puis se cambrent
Griffent le ciel avidement

Cognent l'asphalte
Alors des jungles en fados
S'ouvrent s'exaltent
À bouffer l'or des caniveaux

La rue se lève la rue serpente et tourbillonne
Et se soulève et puis se perd dans la voie lactée s'abandonne
Et moi moi je deviens immense à toucher les étoiles
Et tends ma main dans ce puits d'astres pâles
Mais tu tanges et tu t'éloignes et recules à l'infini
Emportée comme une vague dans l'écume de l'oubli

C'est la nuit qui me regarde
Par l'œil de mes souvenirs
Mon amour éteint que darde
Une larme pour se fuir

*Les murs s'ouvrent se dilatent
Et je sens dans ma poitrine
Le coup d'une étoile battre
C'est ma douleur en sourdine
C'est mon cœur qui se déchire
Pour laisser entrer le jour
Ma nuit noire qui respire
Et m'engloutit en retour*

Et je vois par la fenêtre
Briller un astre troublant
C'est ma blessure entrouverte
Élevée au firmament
C'est la nuit qui me regarde
Par l'œil de mes souvenirs

Mon amour éteint que darde
Une larme pour se fuir

*Toi tu dors consumée sur des lits de jasmin
Et des araignées bleues devinent ta présence
Et tes bras de rivière suivent le cours des fleurs
Sous des forêts de pluies et des charniers de branches*

*Quand j'ai plongé ma main dans ton cœur tiédi
Ce n'étaient qu'oiseaux noirs et fleurs coupées d'orange
Et sous le tendre jais de ta bouche fleurie
Un meurtre de violettes un crime d'orties blanches*

